

Article du 31 juillet 2008

Les turpitudes de la famille tuyau de poêle ? Des gamineries. Les vacheries entre les membres de la famille Ewing dans Dallas ? Des farces de cour de récré. Par contre, dans la dynastie taurine des Dominguin, là oui, c'est du sérieux. Sex, money, toros dans l'Espagne des pots de vin aux chroniqueurs taurins. Comme disait l'autre on se tient par le cul comme les hannetons et on se ruine allégrement les uns les autres sur fond de paso doble et de fausses accolades. Le neveu couche avec sa tante, femme du torero Pepe, l'autre frère, Luis Miguel, star de la tauromachie, couche avec sa jeune cousine et cache cette relation scandaleuse en épousant une actrice italienne, Lucia Bosé. Qu'il épouse religieusement seulement pour pouvoir être invité aux chasses de l'aristocratie. Le troisième frangin, formidable par ailleurs, Dominguito, ruine sa famille à cause des toros, de Luis Miguel, du parti communiste interdit, de son imprimerie clandestine ou de ses magnifiques lubies. Comme la production du film *Viridiana* de Bunuel, interdit en Espagne à sa sortie en 1961, et dont il passe la pellicule en douce dans les capes et les muletas des toreros. Dans *Dominguines contra Dominguines\**, Domingo Dominguin, dit *Pas Pas*, fils de Dominguito, n'y va pas avec l'épée simulée. Il déballe, mais dans un cimetière. La dédicace du livre le revendique : « à mes morts ». Beaucoup. Les trois frères Dominguin, Pepe, Luis Miguel, Dominguito ? morts. La soeur Carmen, femme d'Antonio Ordoñez, morte. Antonio aussi. Leur fille Carmina, ex épouse du torero Paquirri, morte. Et Paquirri également : un toro, un jour, il y a vingt quatre ans. *Pas Pas* ouvre le feuilleton avec les aïeux. Pilar et Cruz. Pilar très dévote, Cruz, athée anti clérical. Les deux, miséreux dans L'Espagne noire des bourricots et de la famine. Pilar est la terreur de son village, Quismondo, et de la guardia civil. Elle vit de rapines agricoles. Se retrouve souvent au cachot où elle accouchera d'une fille. Elle a mis 14 enfants au monde. Au monde c'est vite dit. 10 sont morts de faim ou de maladies. Elle est analphabète mais connaît les premières paroles de la Marseillaise. A 17 ans, leur fils Domingo sait deux choses : un qu'il ne veut pas devenir « destripaterrones », éventreur de mottes de terre, deux que les toros ne lui font pas peur. Il fuit à Madrid pour devenir torero et vit dans un bordel. Il promet à chaque pute de lui offrir un châte de manille quand il le sera. Il est un torero très moyen. Il se transforme en un puissant homme d'affaires taurin. Il possède des arènes, y compris en Amérique du sud, et gère la carrière de grands toreros : Domingo Ortega, Cagancho. Il pensait que les routes étaient faites uniquement pour le transport des toros et les trains pour trimballer les cuadrillas d'une arène à l'autre. L'argent rentre. Il achète des propriétés. Il a des filles et trois fils, Dominguito, Pepe, Luis Miguel, qui seront tous toreros. Luis Miguel surtout. Son père a décidé qu'il serait le meilleur et que le clan des Dominguin devait se sacrifier pour lui. C'est ce que dans son livre *Pas Pas*, tout en l'admirant, reproche à son père Dominguito, torero de peu d'avenir mais personnage flamboyant. Il est d'abord phalangiste, parce qu'il croit à l'idéal de justice sociale de ce mouvement franquiste puis, déçu, milite ardemment sous Franco dans la clandestinité pour le parti communiste espagnol. C'est un bohème affairiste et qui s'est lancé tôt dans le business taurin. Monter des corridas, diriger des carrières. Il dépouille sa famille pour financer ses diverses activités, et surtout aider Luis Miguel. Pour avoir le grappin sur son frère, marié et père de famille, Luis Miguel fait l'entremetteur. Il lui met dans son lit la femme d'un ancien gouverneur del valle del Cauca en Colombie. Il force Dominguito à faire vendre à son épouse Carmen les arènes de Pontevedra dont elle est propriétaire. La raison : il a besoin d'argent. Luis Miguel a de l'argent, des propriétés, des maisons mais lui ne vend jamais. Il s'appuie sur la loi familiale : « mes frères doivent travailler pour moi ». Pourquoi ? Parce que « soy quien soy ». Je suis qui je suis. Qui ? La « figura » de la corrida des années 50, l'homme à femmes, l'ami équidistant de Picasso, de Franco et de l'Opus dei. C'est peu de dire que Luis Miguel Dominguin, amant mappé mondial de stars hollywoodiennes et que Lauren Bacall suivait d'arènes en arènes, ne sort pas grandi des mémoires de son neveu. On connaît la suffisance de ce grand torero, rival de Manolete, et qui un jour en pleine corrida à Madrid s'était déclaré « número uno ». On avait vent de sa muflerie. La

première fois qu'il couche avec Ava Gardner, l'affaire faite, il se rhabille en vitesse. Ava étonnée :

«- Et où vas-tu si vite ?

- Je vais le raconter à mes amis. ».

On sait son cynisme. Une nuit de Noël, il embarque le critique Diaz Cañabate dans sa voiture, le tape de 2000 pesetas et l'abandonne en pleine nature. Une autre fois, pour se faire de la pub, il fait croire à toute l'Espagne qu'il a gagné le gros lot de la loterie de Noël. Menues peccadilles à côté du portrait que le neveu fait de son célébritissime tonton : un sagouin sans scrupules, un chevalier d'industrie assez canaille et très mesquin, un arriviste impitoyable avec les faibles, son frère Pepe par exemple, vieux et fauché, et servile quand nécessaire. Les succès du torero mexicain Arruza le gênent ? Il le dénonce en écrivant à Franco. Sa lettre où il explique que ceux qui applaudissent Arruza sont influencés par des « renégats à leur patrie » commence par « Mon cher et admiré caudillo » et se termine par : « avec un salut bras levé et au cri de Arriba Espana ! Je reste à vos ordres. » Sur la fameuse rivalité, dans l'été 59, entre lui et son beau frère Antonio Ordonez, rivalité relayée pour Life par Hemingway dans « l'Eté dangereux », *Pas Pas* confirme qu'il s'agissait d'un montage du clan pour promouvoir Ordoñez et lui faire gagner beaucoup d'argent. Cependant, le vrai affrontement entre ces deux toreros fameux avait lieu hors de l'arène. Ils s'engueulaient et en venaient aux mains en public. Lorsque Luis Miguel, « vêtu de vanité et d'or », fait en 1971, à 45 ans, pour l'argent, son retour aux arènes, son caprice coûte 14 millions de pesetas à Dominguito son manager. Il ne les reverra jamais. Luis Miguel ne lui versera aucun pourcentage sur ses contrats, mais l'écrivain Antonio Gala l'estoquera d'une phrase : « félicitations Luis Miguel, mais le meilleur de ta réapparition ce sont les chroniques de l'écrivain. » Un jour, Dominguito, ruiné par les sales coups de Luis Miguel, est parti en Amérique du sud pour refaire sa vie. Ou trouver sa mort. Il s'est suicidé ou a été assassiné à Guayaquil en Equateur le 12 octobre 1975, un mois avant la disparition de son ennemi juré Franco. Luis Miguel est mort cancéreux et alcoolique le 8 mai 1996 près de Cadix. Pas un torero n'assistait, quelques jours plus tard, à la cérémonie souvenir, plaza santa Ana, à Madrid.

**Jacques Durand.**

\* Domingo Dominguin : *Dominguines contra Dominguines*. Espasa. Madrid 2008. 267 pages.